

par l'un ou par l'autre de ces malades. C'était une vraie *autophagie*. Le seul malade isolé au grenier de la maison, sous les combles, resta le seul survivant de cette désolante destruction humaine. Je fus plus heureux dans la maison voisine où je traitai onze cas, qui furent onze succès.

Voici à quoi j'ai attribué cet agréable résultat. Ce voi-in, qui était parent du premier, allait chez celui-ci pour secourir ces pauvres malheureux qui demeuraient à un arpent de sa demeure. Il fut victime de son dévouement. Sans être atteint lui-même, il transporta la contagion dans sa propre famille, composée de onze enfants. Tous prirent l'infection les uns après les autres. Il me fut facile de suivre chez tous la maladie dès le début, m'étant donné la faculté de les voir tous les jours.

Avec le traitement aseptique et antiseptique, les onze fébricitants, à ma grande satisfaction, furent sauvés. L'âge de ces onze malades variait de 12 à 21 ans.

J'attribue ce succès à la plus grande facilité de faire le traitement hygiénique et antiseptique. Cette famille demeurait dans une grande maison à deux étages. La nuit, je faisais coucher tous les malades dans le haut du logis, qui passait la plus grande partie de la journée, avec les fenêtres ouvertes, les couvertures et les lits étaient ventilés et purifiés par les vapeurs de chlore, et vers le soir on fermait, quelques heures avant de monter, pour réchauffer les appartements qui les recevaient pour la nuit. Durant la nuit, le bas de la maison restait ouvert et subissait la même opération de désinfection, et le matin, les malades descendaient pour passer la journée en bas.

Chez tous ces malades, la fièvre conserva un bon caractère, sauf un, qui, pour complication, eut une broncho-pneumonie. Étant donné ce qui s'était passé de désastreux dans la première maison, j'ai attribué la différence du succès dans la maison voisine à la disposition du logement, qui permettait la ventilation journalière et constante. Dans ce temps là, on ne connaissait pas comme aujourd'hui la cause morbide de la maladie ; on l'attribuait bien à un empoisonnement du sang par des miasmes spécifiques. Les travaux des professeurs Pasteur et Koch sont venus, depuis, découvrir le fameux bacille de la fièvre, qui est un être organique, se développant avec une rapidité étonnante dans le milieu qui lui convient.

De tous les poisons septiques connus, c'est le bacille de la fièvre typhoïde qui est le plus prolifique et qui se multiplie avec la plus grande activité et promptitude. Au microscope, il apparaît sous forme de bâtonnet et sous un aspect filiforme ; on le cultive aujourd'hui avec d'autres espèces, et certaines maisons, en France, le vendent pour faire des études bactériologiques. Les véhicules qui prêtent le mieux à la génération ou à la propagation de ce microbe sont l'eau et le lait, parceque ces agents sont les plus en usage, comme aliments, par tout le monde, parmi les êtres organisés.